



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

ROBES. — Aux spectacles ou dans les petites réunions, les manches courtes de quelques robes blanches sont relevées par un ruban placé en dedans du bras et noué à bouts flottans sur l'épaulette. Nous en avons remarqué une à l'Opéra dont les rubans étaient en gaze rose quadrillé en blanc; la carreau rose était en gaze, le blanc en satin. La ceinture pareille était nouée sur le côté, mais avec des bouts très-courts. Une écharpe de gaze rose tendre, et une coiffure en cheveux dans laquelle étaient placés des rubans découpés et réunis de manière à figurer une grosse pivoine, complétaient ce joli costume.

— On voit encore plus de robes de foulards et de chaly que de mousseline. On porte aussi pour négligé une espèce de couil de soie

uni très-souple et glacé. Les canezouts brodés font tout le luxe de ces toilettes. On ne garnit pas une robe sur cent ; l'ourlet seulement un peu moins haut et marqué par des liserés très-déliçats. Les robes destinées à recevoir un canezout ont le dos plat, des draperies seulement sur la poitrine pour les femmes qui ne sont pas grasses ; les épaulettes très-étroites et tombant excessivement.

—Des redingotes en gros de Naples sont toujours très à la mode. On les voit en lilas, vert anglais, mauve claire : elles ont presque toutes des pélerines formant schall. On en voit aussi avec deux pélerines rondes retombant l'une sur l'autre, et un grand collet rabattu, ce qui échelonne trois rangées de broderies ou de festons. Des pointes découpées autour de ces pélerines sont d'un joli effet. On enjolive le devant du jupon des redingotes par des nœuds ou des attaches de fantaisie. On ne les ferme plus par des boucles ni des boutons.

—Pour charmantes toilettes de visite nous avons distingué des redingotes en organdie lilas doublées de florence lilas ; au bord était froncé un *tulle blonde* en fil aussi clair et aussi joli que la blonde. Les collets du corsage rabattus et étagés sur la poitrine étaient garnis de même ; une écharpe de gaze blanche entourait le cou et avait les bouts fixés sous la ceinture. Le jupon en jaconas brodé en tablier était aperçu sur toute sa hauteur. Brodequins en gros de Naples lilas, capote anglaise en paille blanche ornée d'un voile de blonde, rubans lilas noués pour ceinture et pour bracelets.

—On fait des robes guimpes en jaconas blanc. Le jupon a une petite broderie au-dessus de l'ourlet, et le corsage ainsi que les manches, depuis le coude jusqu'au poignet, sont chargées de broderies au plumetis. Ce sont des bouquets ou des guirlandes placées en chevrons.

CHAPEAUX. — Le gris lilas est une des couleurs les plus employées pour les capotes négligées. On met moins de régularité dans les nœuds. Une jolie disposition d'ornemens sont des coques ou feuilles de ruban faisant demi-couronne derrière le haut de la forme du chapeau, s'arrêtant d'un côté sur le devant par un nœud, et de l'autre côté descendant sur la passe où elle se termine par une coque et deux bouts flottans.

—Beaucoup des bouquets qui ornent les chapeaux de paille sont de ce genre. Une rose entourée de violette, un pavot panaché entouré d'une auréole de jasmin. Des petites clochettes bleues formant couronne autour d'un dahlia jaune, etc.

— Sous la passe des capotes, lorsqu'elle est évasée, on met toute

espèce d'ornemens, selon le degré de toilette. Ce sont des coques de rubans, des coquilles en blonde, des cocardes de rubans que l'on place de chaque côté et quelquefois au milieu ; enfin des petites guirlandes en fleurs légères et mélangées qui traversent le front. On conçoit qu'avec ces ornemens les chapeaux se portent assez en arrière.

— On porte des chapeaux verts doublés de rose, mais toujours beaucoup en moiré blanc doublé de toute espèce de nuances.

— A la campagne on porte pour promenades du soir des pelisses légèrement ouatées, en cachemire uni ou florence. Elles ont un grand collet tombant jusqu'aux coudes, découpé ou garni d'une frange.

— Pour aller à l'exposition du salon, les femmes élégantes et amateurs ont des livrets richement reliés et intercalés de feuilles de papier blanc sur lesquelles on peut annoter ses remarques ; un joli crayon à tête d'or fixe la couverture du livret.

— On a inventé, pour s'amuser à la campagne, des escarpolettes de nuit qui sont d'un effet tout original. On attache à deux arbres une corde noire qui porte une nacelle de la même couleur, et aux quatre angles de la nacelle sont des lampes allumées. Lorsque la nacelle s'agite ainsi éclairée, la personne qu'elle contient semble voler comme par magie dans les airs, et offre un aspect tout pittoresque et fantastique aux spectateurs. Les femmes habillées en blanc semblent ainsi de véritables anges planant dans les régions éthérées.

— C'est une mode aujourd'hui que de prendre des bains composés moitié eau de plantin, moitié lait de chèvre, et contenant de la graine de cerfeuil renfermée dans un sachet. On prétend que rien n'est plus favorable à la peau.



Arthur et Marie.

A peine âgé de vingt-sept ans, le comte de *** avait déjà mené une existence passablement orageuse : doué par la nature d'une puissance physique et intellectuelle extraordinaire, jeune encore, il s'était livré avec emportement à tous les excès, à toutes les débauches, et conséquemment avait beaucoup diminué le patrimoine considérable que lui avait légué son père.

Il vit par hasard dans le monde, où il allait très-peu, une jeune fille fort belle, mais sans fortune.....

Par hasard aussi il en devint éperdument amoureux ; c'était son premier amour véritable. Or, un premier amour de débauché, c'est, on le sait, la passion la plus frénétique, la plus violente qu'on puisse imaginer.

La jeune fille, fort belle, répondit bien à la passion frénétique ; mais comme elle était aussi sage que jolie, mais comme sa tante, qui l'avait élevée, s'était mariée quatre fois, et possédait naturellement une prodigieuse expérience de ce bas monde, on n'accorda ni un baiser ni un serrement de main avant l'union civile et religieuse.

Le comte de *** avait remarqué dans Marie une tête ardente, des idées exaltées, et surtout un profond instinct du confortable qui n'attendait que la jouissance d'une fortune brillante pour se développer.

Or, avant de signer le contrat, il lui dit à peu près ceci :

« Marie, j'ai des vices, des défauts, et même des ridicules... »

La jeune fille sourit... en montrant deux rangées de petites perles blanches.

« Marie, je suis violent, emporté, querelleur, et, jusqu'à présent, » malheureux en duels comme en amour... »

La jeune fille soupira, en le regardant avec un air de compassion touchant et sincère.

Mais il fallait voir quels yeux !... et comme les soupirs allaient bien à cette gorge de vierge !

« Marie, j'avais beaucoup d'argent, beaucoup ; les chevaux, les chiens, la table et les femmes m'en ont absorbé une furieuse quantité... »



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
Peignoir en mousseline garni de dentelle. Bonnet en tulle brodé des M^{mes} de M^{me}
Pagan rue montmartre N.º 107. Corset Josselin se lissant et se délassant seul et
instantanément aux M^{mes} de Josselin Ponce et C^{ie} rue Bourbon villeneuve N.º 28.

L
ronc
«
» vo
» vi
» d'
» vo
» d'
L
L
S
d'un
avec
C
du j
O
il av
mar
M
son
mir
pou
E
c'ét
C
et l
tem
trai
noir
ama
» n
» la
» e
» t
» d
» v
» h
L

La jeune fille sourit avec indifférence... en levant ses jolies épaules rondes.

« Marie, il me reste, je crois, trois cents et quelque mille francs ;
 » vous avez dix-neuf ans, des émotions toutes fraîches à satisfaire ; la
 » vie est neuve pour vous ; le luxe, les plaisirs, le tourbillon enivrant
 » d'une grande ville, vous sont inconnus... et par conséquent doivent
 » vous faire grande envie. Pour répondre à tous ces besoins, j'ai peu
 » d'argent et beaucoup de défauts ; mais enfin voulez-vous de moi ? »

La jeune fille lui ferma la bouche avec sa main mignonne et potelée.

Le comte de *** l'épousa donc ; de quoi ses amis rirent beaucoup.

Sa femme, jusqu'alors froide et réservée, se livra à tout le délire d'une première passion ; brune, jeune, ardente, elle sympathisa vite avec l'âme brûlante, le caractère fougueux de son mari.

Chose étrange ! la possession n'affaiblit pas leur ivresse, et les plaisirs du jour naissaient des souvenirs de la veille.

On l'a dit : quoique le patrimoine du comte eût singulièrement maigri, il avait encore une honnête rotondité de cent mille écus au moment du mariage.

Mais comme avant tout le comte adorait son idole, son dieu, sa Marie, son dieu resplendissait de pierreries, ne foulait que le satin et le cachemire, et n'aventurait jamais ses petits pieds sur le pavé des rues ou la poussière des promenades.

Et le malheureux patrimoine desséchait, fondait à vue d'œil, que c'était pitié !

Or un jour, sur les trois heures du soir, quatre mois après le mariage et le lendemain du retour du comte, qui s'était absenté quelque tems, ils étaient couchés tous deux, beaux de leur pâleur, de leurs traits fatigués. « Arthur, » disait Marie, en peignant ses longs cheveux noirs qu'elle avait si beaux, avec ses jolis doigts blancs un peu amaigris, « Arthur... encore un mois de pareil bonheur... et puis mourir... Dis, mon ange, nous aurons usé tous les plaisirs, depuis la molle et douce extase jusqu'au spasme nerveux et convulsif ; fait envier notre luxe, notre ivresse toujours renaissante... Nous sommes trop heureux... il est impossible que cela dure... devançons l'heure des regrets qui viendrait peut-être. Veux-tu ? dis, mon amour !... veux-tu mourir bientôt?... Un charbon parfumé, ma bouche sur ta bouche, et nous nous en irons comme toujours... ensemble... »

Et la délicieuse créature, sa tête entre les mains, ses coudes à mi-

gnonnes fossettes, appuyés sur les riches dentelles de son oreiller, attachait ses grands yeux battus et voilés sur la pâle figure de son mari.

Arthur se dressa de toute la hauteur de son buste, son regard flamboyait, et une incroyable expression d'étonnement et de joie rayonnait sur son front... Il était plongé dans une ravissante béatitude... cette idée lui était venue à lui... cinq jours avant, et au fait :

A vingt-huit ans il avait vécu autant qu'il est possible de vivre avec un corps de fer, une âme de feu et des tonnes d'or.

Cette passion qu'il éprouvait pour sa femme semblait résumer toutes ses passions, car il l'aimait de tout l'amour qu'il avait eu pour les chevaux, les chiens, le jeu, le vin, et les filles d'Opéra ou d'ailleurs.

Et puis aussi le misérable patrimoine était devenu si étique, si souffreteux, si chétif, si diaphane, qu'on voyait la misère au travers.

Et puis aussi, l'accord parfait qui avait existé jusque là entre *pouvoir* et *volonté* (eût dit Scudéry) avait disparu... Qu'aurait-il eu à regretter?...

Aussi Arthur ne répondit rien ; il est de ces sensations qu'aucune langue humaine ne peut exprimer.—Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues flétries... Ce fut sa seule, son unique réponse...

Mais le dévouement de Marie eut une si inconcevable influence sur cet être énergique, qu'il exalta pour quelque temps encore un degré de puissance inouïe et presque surnaturelle... Il faut avouer que cette influence magique ne s'étendit pourtant pas jusqu'au patrimoine ; car, quinze jours après, il était défunt le patrimoine ! oh ! bien défunt !... et lui, donc... *Bone Deus !* pauvre Arthur !.....

« C'est donc aujourd'hui, disait Marie, toujours belle, quoique amincie ; car, avant son mariage, elle était un peu grasse, un peu colorée.....

— C'est ce soir !... répondit-il tendrement.

— As-tu écrit?... demanda-t-elle.

— Sois tranquille, on n'inquiétera personne, chère et bonne Marie. »

Et ils arrivèrent calmes et joyeux dans les bois de Ville-d'Avray, car ils avaient abandonné l'idée de l'asphyxie, c'est commun. Au lieu qu'avec un bon poison rapide on peut quitter la vie sous un bel ombrage frais et riaut ; justement on était en juillet.

« Ce n'est pas une femme, c'est un ange ! » disait Arthur en voyant Marie déboucher, toute heureuse, toute souriante, un petit flacon de cristal mince comme une feuille de papier, et rempli d'une belle liqueur limpide, verte comme l'émeraude.

Ils s'étendirent tous deux sous un chêne magnifique, dans un épais taillis désert et reculé; l'air était tiède, le ciel bleu, le soleil à son déclin.

« Devine, cher adoré..... comment nous allons partager cette douce liqueur? dit la jeune femme, en jetant son bras blanc et potelé autour du cou de son mari, et le baisant au front.

— Je ne sais, mon ange, répondit Arthur avec insouciance, en comptant avec ses lèvres les palpitations du cœur de Marie.....

— Eh bien! dit-elle avec un regard ardent et passionné, pendant qu'un frisson voluptueux courait par tout son corps; eh bien! mon Arthur, nous mettrons ce mince cristal à moitié entre nos dents..... et nous le briserons au milieu d'un de ces baisers délirans... tu sais!...

— Oh! viens!..... viens donc!..... » dit Arthur.....

Le soleil se coucha.

(La suite au Numéro prochain.)

MÉLANGES.

POISSON QUI CHANTE. — On avait omis jusqu'à présent d'assigner un rang aux poissons parmi les virtuoses. M. Grand vient de réparer cette erreur en publiant que le Tritonice Arborescent jouit de l'intéressante faculté du chant. L'harmonie qu'il produit se fait entendre à douze ou quinze pieds, lorsqu'il est dans un vase qui ne contient qu'une petite quantité d'eau. M. Grand suppose que ces sons peuvent servir de communication à ces animaux entr'eux.

— Le Salon, ouvert après huit jours de clôture, offre deux cent cinquante nouveaux tableaux, parmi lesquels s'en trouvent de fort remarquables de MM. Delaroche, Forbin, Fragonard, H. Vernet, Isabey et Scheffer: avec cet accroissement de richesses, le total de l'exposition s'élève maintenant à 2,924 ouvrages de sculpture, de peinture, de gravure, de lithographie et d'architecture.

—La salle *du Palais-Royal* est à peine ouverte au public et déjà elle a subi toutes les chances de l'ancienneté. Succès, chute, cabales, et jusqu'aux indispositions. Le public n'est pas encore décidé.

—Un journal de Philadelphie annonce de la manière suivante l'arrivée des deux frères jumeaux siamois dans cette ville: « Un des frères jumeaux siamois est arrivé ici lundi dernier, accompagné de son frère. »

— Paganini a produit un enthousiasme extraordinaire à l'Opéra de Londres ; mais il n'a fait qu'une recette ordinaire, ne pouvant conquérir l'admiration britannique qu'au prix habituel des billets.

— Vingt-sept pièces nouvelles ont été représentées à Paris dans le courant du mois de mai.

— *La Morte* des Nouveautés n'a pu ressusciter les destinées funéraires de ce théâtre. Le succès était basé sur une léthargie ; le public s'est endormi comme l'héroïne revenait à la vie : caisse et cercueil vides.

— ANTHROPOPHAGES DE SUMATRA. — Chez les Battas, peuple de l'île de Sumatra, suivant sir Th. Stamford, la loi autorise à manger les ennemis tués sur le champ de bataille aussi bien que les prisonniers. Elle condamne de plus certains criminels à être dévorés tout en vie. Les délits qui donnent lieu à cette condamnation sont la violation de la foi conjugale, le vol commis pendant la nuit, et le mariage d'un Battas avec une femme de la même tribu, considéré comme un inceste. Dans ces divers cas le prévenu est jugé par la tribu à laquelle il appartient : s'il est reconnu coupable, les chefs, après un délai de deux ou trois jours assemblent le peuple comme pour une fête, et le délinquant est conduit sur la place publique et attaché à un pieu. Au signal donné, le plaignant s'approche le premier du condamné, et commence l'exécution en lui coupant les oreilles ; après lui, les assistans arrivent les uns après les autres armés de couteaux, et chacun à son tour enlève une portion du corps de la victime, et la mange sur-le-champ. Quand tout est dévoré, le chef coupe la tête et l'emporte comme un trophée. Les femmes sont exclues de cet horrible festin, car le droit de manger de la chair humaine n'appartient qu'aux hommes, et seulement dans les cas que la loi autorise. Sir Th. Stamford s'étant informé si ces exécutions étaient fréquentes, on lui répondit qu'à Tappanooly, chef-lieu du pays, on en comptait environ 50 à 60 par an, sans compter celles qui ont lieu dans les villages, excepté dans le voisinage des établissemens européens.

A ce Numéro est jointe la planche 812.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50. — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.